

RETOUR SUR « LA ZONA - PROPRIETE PRIVEE »



Fanny Vuailat

Université Grenoble Alpes,

UMR 5194 PACTE,

Grenoble, France

Fanny.vuailat@upmf-grenoble.fr

Marie-Christine Couic

BazarUrbain, Grenoble

mc.couic@mccouic.fr

bazarurbain.com

Citación del art



Résumé

Quelques années après la sortie du film « La Zona – propriété privée », cet article décrypte quelques éléments de la fiction pour revenir sur les causes et les conséquences socio-urbaines du développement massif des enclaves résidentielles. Le contraste du dehors et du dedans, les stratégies d'enfermement, la constitution de communautés d'intérêts et l'entre-soi sont mis à mal par la révélation de la violence inhérente à des choix court-termistes d'habitants qui se murent pour conjurer leur peur et préserver leur confort. Entre ouverture et fermeture, il existerait un entre-deux où l'on pourrait tisser des en-communs avec les fils qui relient les mondes.

Mots-clés

La Zona, enclaves résidentielles, violence, entre-deux

Resumen

Algunos años después del estreno del largometraje "La Zona - propiedad privada", este artículo busca describir algunos elementos presentes en la ficción para retornar sobre el estudio de las causas y las consecuencias socio-urbanas del desarrollo masivo de enclaves residenciales privados. El contraste entre el adentro y el afuera, las estrategias de encerramiento, la constitución de comunidades que tienen los mismos intereses y el vivir "entre nosotros", son de puestos en tela de juicio por la revelación de la violencia inherente a las elecciones de corto plazo de los residentes de estos barrios que se encierran para contener su miedo y preservar su confort. Es así que entre el adentro y el afuera, existiría un "entre los dos", que podría construirse gracias al común de los jóvenes que enlazan estos dos mundos.

Palabras claves

La Zona, enclaves residenciales, violencia, entre nosotros.

Préambule

Cet article est écrit à deux mains, par une géographe et une sociologue-urbaniste françaises. Européennes, notre regard sur la diversité des situations sud-américaines est forcément empreint de non-savoir et d'images reçues. Mais l'ampleur du phénomène est planétaire et au-delà de spécificités contextuelles, un bon nombre d'enjeux urbains se rejoignent d'un continent à l'autre. Cette analyse a été initiée par les auteurs afin de permettre un débat demandé par des étudiants à l'issue de la projection du film programmée en avril 2014. Elle permet, ou tout du moins nous l'espérons, de dépasser un regard critique qui ne se porterait que sur la forme spatiale.

Introduction

En 2007, « La Zona – propriété privée » de Rodrigo Plà sort sur les écrans. Ce film est une fiction, mettant en scène une enclave résidentielle où vit une classe moyenne aisée protégée de l'extérieur par de hauts murs et une artillerie sécuritaire. La première scène du film pose presque immédiatement la question, dresse aussitôt le décor tout en contraste : le dedans et le dehors. Le spectateur suit l'un des personnages principaux, roulant dans les rues d'une banlieue chic au volant d'une voiture aux vitres teintées. Les maisons sont grandes et cossues – roses, jaunes et ocres -, les pelouses sont vertes, les aménagements propres et soignés. On aperçoit de petites scènes paisibles et ordonnées de la vie suburbaine : des joggers matinaux, des enfants en uniforme sur le chemin de l'école, un chien bien élevé et le chant des oiseaux. L'ambiance aseptisée d'un bucolique factice prend de l'ampleur jusqu'à la rupture, quand la caméra commence à suivre un papillon prenant son envol, emmenant le spectateur jusqu'aux hauts murs, surélevés de barbelés et équipés de caméras de vidéosurveillance. De l'autre côté, l'image est apocalyptique, sombre, effrayante. C'est la ville pauvre, largement suggérée à travers une scène de « vente sauvage » filmée dans une casse automobile. C'est la ville de l'injustice, la ville livrée à elle-même. L'histoire se passe dans une enclave résidentielle, peut-être à Mexico, du moins dans une ville latino-américaine. Le lieu de

cette fiction n'est pas le point important tant la diffusion des résidences fermées et sécurisées est, depuis plus vingt ans maintenant, massive et globale. Ce film dénonce la violence et la brutalité d'une mise à l'écart d'une partie de la population et des formes urbaines que peuvent prendre le souci d'entre-soi et de la psychose sécuritaire, mais petit à petit le propos ira plus loin, il montrera la violence de l'entre-soi, la violence du dedans.

Au moment de sa sortie, le film ponctue une dizaine d'années de production académique sur les gated communities (Caldeira, 1996 ; Blakely et Snyder, 1997 ; Le Goix, 2002, 2005 ; Low, 2005 ; Billard et coll., 2005 ; Glasze et coll., 2005 ; Capron, 2006) qui s'est notamment formalisée avec la constitution d'un réseau international (www.gatedcommunities.de) par G. Glasze de l'Institut de Géographie de Mayence (Allemagne). Durant cette période, la presse européenne va aussi beaucoup écrire à ce propos, inquiète sur les causes et les conséquences de la prolifération de telles formes urbaines, construites sur le registre de la fermeture et de la surveillance.

Aujourd'hui les propos journalistiques, politiques et académiques se sont plutôt taris quand les murs, les grilles, les barrières et les équipements de surveillance continuent de dominer la construction des espaces résidentiels sous des formes très diverses et dans de très nombreux contextes. Le phénomène continue de proliférer de manière ubiquiste (Madoré, 2004 et 2008) spatialement (de nombreuses études ont recensé des enclaves sur tous les continents) et socialement (toutes les classes sociales sont aujourd'hui concernées). Quelques années après sa sortie, revenir sur ce film est un bon prétexte pour (re)soulever plusieurs questions, notamment la dualité, le contraste, la rupture que dessinent ces nouvelles modalités d'habiter les villes contemporaines. Mais le film parle aussi des individus, des habitants, de la confrontation et de la violence, suggérant les fils ténus qui relient les mondes.



VIVRE DANS LA ZONA

La violence du contraste

On peut pressentir de nombreuses raisons à l'envie d'habiter dans une zone sécurisée assez autonome comme « la Zona ». Nous sommes dans un pays où l'amplitude des situations sociales est si grande que la vie même de la classe moyenne peut paraître indécente aux plus miséreux. La mise en scène cinématographique suggère sans la montrer vraiment, la misère, la débrouillardise, les agressions possibles. C'est tout un système lié à la nécessité pour certains, très nombreux, de survivre qui est évoqué sans que des données concernant la pauvreté n'apparaissent très clairement. Mais l'esthétique du film montre la rupture qu'engendrent des inégalités insoutenables. Le dehors et le dedans se confrontent, dos à dos. Le film peint le contexte d'émergence des enclaves résidentielles. La Zona, presque hors-sol, extra-territoriale, est là, dans une ville où rien ne lui ressemble. Les inégalités urbaines sont criantes, les réponses apportées sont sans équivoque : des murs, des barbelés et des armes (dehors et dedans les habitants sont armés : le propriétaire de la casse comme les résidents de La Zona).

A cette société et à la violence qui est la sienne, mais qui reste longtemps présumée dans le film, on voit la réponse qu'ont trouvée un certain nombre de familles de classe moyenne-aisée, en construisant une enclave, enfermées derrière des remparts, une immense porte blindée et de nombreux vigiles qui y opèrent une surveillance permanente. Ils ont construit un monde parallèle, un lieu de calme et de luxe, juxtaposé à un autre monde plus misérable, qui fait peur. Le contraste est saisissant et illustre des questionnements fondamentaux relatifs au partage du sol et à la constitution des habitats.

Au-delà de la violence que les murs expriment, délimiter son espace permet de l'habiter par un processus d'appropriation. « Il est minuit, dormez en paix braves gens ! », criait l'ilotier à la population le soir quand la ville médiévale était fermée, prête pour la nuit. Se sentir chez soi passe par un sentiment de sécurité qui garantit le sommeil, état essentiel à la survie. Dormir en paix est un droit de base qui requiert un lieu que l'on considère sécurisé pour habiter. C'est ainsi que l'histoire des êtres humains et de leurs habitats se lit au travers du partage du sol, de sa délimitation, de la frontière, du dehors et du dedans, de la combinaison des espaces de l'intime, du privé jusqu'aux espaces du collectif et du public. « Ce processus de territorialisation est l'expression d'une procédure d'appropriation du monde par laquelle l'homme s'y installe pour y trouver demeure » (Fontaine, 2007). La question de la terre, de son partage, de sa répartition et des conflits liés est cruciale. La « Guerre des Lieux » (Santos, 1994) ou la « Lutte des places » (Lussault, 2009) fait rage dans les villes contemporaines. La Zona en est un cas extrême.

Dans un contexte de mondialisation capitaliste, où les villes connaissent un fort taux de fragmentation, la violence est une de leurs caractéristiques majeures. La fracture urbaine est forte et prend la relève d'une fracture sociale dans une « guerre des classes » (Ruffin, 2008) que le film montre admirablement.

Les conséquences urbaines sont nombreuses, les tensions s'exacerbent au sein d'espaces fortement inégalitaires, les zones de grande pauvreté jouxtent des îlots d'abondance aseptisée.

L'enfermement

La Zona est construite comme un refuge, fermée d'avec l'extérieur. Cette fermeture est matérialisée par des éléments physiques : murs surmontés de barbelés, portes massives, telles celles d'un château fort, grillages, fossés condamnant les accès routiers. Cette fermeture est renforcée par une surveillance active : caméras, gardes, contrôle des entrées et sorties, mais également le qui-vive permanent des habitants. La discipline et l'organisation collective sont les préalables nécessaires au maintien de l'enclave : repérer les intrus et les activités suspectes, les anomalies, traquer les nuisances, se surveiller les uns les autres. C'est le « neighborhood watch » que les théories anglo-saxonnes de l'urbanisme sécuritaire prônent depuis plus de trente ans où les habitants doivent prendre part activement à la surveillance du voisinage.

L'enclavement discipliné engendre un espace résidentiel sans plis, ni taches appauvrissant les ambiances. La coupure est telle d'avec le reste de la ville que les ambiances en paraissent pauvres et aseptisées, tant d'un point de vue sonore, que du point de vue du paysage. L'homogénéité ennue : le foisonnement de la vie, la proximité, le bruit de la ville sud-américaine sont totalement absents. Cette pauvreté des ambiances concourt à l'idée d'enfermement. A la fin du film, Alejandro, protagoniste adolescent de La Zona, quitte l'enclave et le cinéaste dessine sa liberté : il mange à la guinguette d'un vendeur de coin de rue sur une musique entraînante. Il semble découvrir et profiter du dehors, de la vie urbaine. L'extérieur est certes chaotique et brinquebalant, comme le comptoir, mais finalement pas si effrayant.

A la fermeture physique, à la pauvreté des ambiances s'ajoute la captivité relative de ses habitants. S'il n'est pas donné à voir la captivité des adultes dont on peut supposer que certains d'entre eux travaillent à l'extérieur, tandis que d'autres sont retraités ou femmes au foyer, la captivité des jeunes est très bien montrée. Ils sont un tout petit nombre à être de la même catégorie d'âge, tous ensemble en classe et dans leur quartier. Leur univers semble étriqué. Les relations qu'ils ont avec le monde extérieur existent par l'intermédiaire du personnel domestique de la Zona (gardiens, femmes de ménage ou cuisinières) provenant de la ville pauvre. Des relations de sympathie et d'affection vont se nouer entre les résidents et leurs domestiques, donnant parfois l'impression que ces personnes font partie de la famille (l'émotion lors de l'anniversaire d'Alejandro ou la confiance montrée en donnant la clef de la maison à la femme de ménage). Le système relationnel des habitants de la Zona est (ou paraît être) restreint au voisinage avec qui l'on n'a peut-être pas grand-chose à partager. On y voit une certaine solitude et le désœuvrement des adolescents policés et bien éduqués. Même si l'on peut faire beaucoup de choses dans la Zona (manger, dormir, aller à l'école, se détendre, faire son jardin, etc.) l'enfermement est réel, l'espace est confiné.



Répondre par soi-même à ses propres besoins : la communauté d'intérêts et l'entre-soi

L'on comprend au fur et à mesure du film l'envie de répondre par soi-même ou avec d'autres à ses besoins de sécurité impliquant un certain degré d'organisation pour une auto-défense et/ou une auto-protection qui apparaît nécessaire à cette classe moyenne-aisée.

Plusieurs scènes énoncent des raisons qui présideraient au choix de l'auto-enfermement, de la protection de ses proches, de ses biens et à la construction de son confort. Dans un bon nombre de villes les services urbains, dits de base, sont absents. Ceux qui le peuvent pallient alors à cette carence par le regroupement d'habitants. Dans La Zona, ce fait est illustré par les références fréquentes au générateur de la résidence. Pour les besoins de la fiction, il marche mal, il est défaillant, illustrant alors la fébrilité de l'enclave. Le fait de remédier à de mauvais services publics par des solutions urbaines privées a été de très nombreuses fois observé. C'est un argument marketing pour les promoteurs de ces enclaves mais c'est aussi un argument récurrent des habitants interrogés : pouvoir bénéficier de ce que la ville n'offre pas. La distribution de l'électricité illustre parfaitement cette inégalité dans la mesure où c'est l'énergie vitale d'un quartier. Sa distribution universelle symbolise la ville unifiée, la ville publique et intégratrice. Les quartiers populaires informels se branchent clandestinement en priorité à l'électricité, c'est l'énergie qui permet de cuire, de chauffer, d'être branché et de pomper l'eau (Pirez, 2000 ; Botton, 2004). Les références fréquentes dans le film au générateur de l'enclave illustre parfaitement une des causes qui préside au choix d'installation des habitants : trouver des solutions privées aux défaillances de la ville ouverte, publique. La rupture se dessine alors, le reste de la ville vit de peu, sans services urbains de base. Ces observations sont réalité pour les services techniques, mais la plupart des enclaves résidentielles vont plus loin et offrent toute une gamme de services annexes (parfois thématiques, pour les personnes âgées par exemple avec les retirement communities, tels que Sun City aux Etats-Unis). Un bon nombre de résidences proposent des équipements de loisirs (golf, piscine, terrains de sport, parcs, etc.) qui justifient, par un cycle sans fin, la fermeture et la surveillance de l'espace résidentiel pour en préserver l'usage exclusif. Ce qui est vrai pour les services techniques urbains l'est aussi pour la sécurité. C'est une raison très largement énoncée, à laquelle le film fait plusieurs fois référence. Sécuriser son espace de vie, pour soi, pour ses enfants, pour ses pairs. Créer et gérer, envers et contre tout, son coin de paradis a un coût. Il faut faire forteresse contre l'extérieur, l'artillerie sécuritaire nécessaire à rendre hermétique La Zona, le montre bien. Les habitants forment une communauté sociale, parfois affinitaire, mais surtout une communauté d'intérêts. Il faut être plusieurs pour financièrement assumer les charges de telles résidences où la plupart des services sont présents : de l'éducation à la voirie en passant par les loisirs.

Le maintien de la communauté d'intérêts nécessite un entre-soi. Il faut partager le même mode de vie, il faut avoir les mêmes désirs et les mêmes projets, il faut des ressources financières

équivalentes. Cet entre-soi est fortement mis en avant dans le film. Les habitants font partie de la classe moyenne supérieure, les scènes, les dialogues insistent sur l'importance d'être entre « gens bien ». Le récit même repose sur cet entre-soi, jusqu'à faire justice ensemble pour protéger le groupe, la communauté. Ici aussi le film raconte des observations fréquentes faites dans diverses enclaves résidentielles. L'homogénéité sociale, le sentiment d'être entre « gens bien », préserver l'environnement social, aussi et surtout pour les enfants, est une constante du mode d'habiter sur le registre de l'exclusivité (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1994 ; Chevalier et Carballo, 2004).

LES LIMITES DU SYSTEME : LA VIOLENCE DEVOILEE PAR LA CRISE

Un enchaînement de circonstances va venir plus que troubler la vie de ce monde reclus, mobilisant l'énergie de tous pour tenter de résoudre la crise à laquelle les habitants sont confrontés. En effet, suite à la chute, lors d'un violent orage, d'un panneau publicitaire sur le mur de l'enclave et à la coupure du courant, trois adolescents de la ville ouverte pénètrent dans la Zona, qui par opportunisme allié à une curiosité de l'autre, qui dans l'intention de pouvoir tirer un enrichissement même minime par vol. L'affaire tourne mal, tant pour les adolescents dont deux d'entre eux sont tués, que pour les habitants dont une femme a été tuée par les adolescents et un garde tué par mégarde par l'un des habitants.

L'enchaînement des événements est d'une extrême violence. Le monde idéal qui s'était constitué est mis à mal, la mise à distance des réalités ne tient plus. Les habitants qui se croyaient inatteignables sont atteints. La violence préexistante à la situation de crise apparaît ici de plein fouet : un monde trop clos avec des barrières pourtant si fragiles. Les habitants se rendent compte qu'ils sont prisonniers de leur quartier. La forteresse ne les protège plus, au contraire elle les enferme dans leur mensonge, les rend vulnérables aux autres et à eux-mêmes. La justice que l'on fait soi-même ne conduit pas à des décisions justes. On peut même faire pire que le système que l'on déplore. En fait, dans le film plusieurs choses se racontent simultanément. Tout d'abord, les différentes situations de violence. Tous les éléments préexistent mais le potentiel de violence va être révélé, jusqu'à son paroxysme, par l'intrusion et l'enchaînement malheureux des circonstances.

Les habitants vont vouloir se défendre, préserver le monde clos « à tout prix » confirmant alors la constitution d'une communauté d'intérêts, plutôt qu'une communauté affinitaire. Cette crise va dévoiler les différents points de vue, dessiner des leaders, les plus partisans de la rupture des mondes, les plus adeptes d'une auto-défense. Pressions, menaces, la tension monte entre les résidents. Pour certains, le paradis devient l'enfer, la désillusion opère, le lieu de vie rêvé et idéalisé montre le revers de sa médaille : la culpabilité de vivre reclus, muré, les valeurs que l'on transmet à ses enfants. La méfiance de l'autre, des plus pauvres, le racisme social latent qui préexiste à l'enfermement résidentiel, comme « une pathologie de l'entre-soi » (Charmes, 2005), montrent leurs conséquences d'une extrême brutalité.



Dans le film, les situations de violence sont nombreuses. La violence croît entre les habitants. Le mensonge construit pour les autorités pour ne pas perdre le bénéfice de non intrusion de la puissance publique dans la gestion privée de la Zona, devient lui-même psychologiquement enfermant. Le personnel domestique devient suspect, on lui ôte ses prérogatives (rentrer dans la Zona sans carte d'identité ou avoir la clef de la maison où il travaille). Les courses-poursuites armées se succèdent pour chasser l'intrus. Les hommes s'y emploient avec conviction, les jeunes les singent, faute d'occupation. La mère de l'intrus est tenue à l'écart de la Zona, alors que son fils encore vivant est dedans. La police ne sauvera pas le jeune intrus, elle passera à tabac son amie après lui avoir fait croire qu'elle était un témoin capital sous protection. Retrouvé, l'intrus sera lynché. Et puis, il faudra se rendre compte qu'un innocent a été tué, prendre la mesure des conséquences des choix de protection que l'on a fait pour soi-même et ses proches.

Plusieurs fois on a cru, par des fils très ténus reliant les deux mondes parallèles, que la rencontre aurait lieu. Une rencontre humaine a bien eu lieu, mais l'issue n'a pourtant pas été modifiée, le monde n'en a pas été changé. En effet, Alejandro va rencontrer par hasard le fugitif survivant, lui porter assistance en le soignant et le nourrissant, protection en lui garantissant un abri, tenter de le disculper par l'enregistrement vidéographique de sa confession et même le porter pour qu'il soit enterré, dans l'autre monde, à l'extérieur chez les siens à défaut de vivre avec eux. La rencontre a eu lieu, des liens se sont tissés, prolongeant d'ailleurs des liens du quotidien notamment ceux que l'on a avec la femme de ménage de qui l'on est proche. L'autre n'est plus l'horrible agresseur, ni un étranger de l'autre monde, mais un garçon de chair et d'os, un garçon bon et respectable dans les choix qu'il a fait de rester dans ce pays, auprès de sa mère. La nouvelle tentative d'évasion échoue et il ne sera pas non plus sauvé par la police qui pourrait le recueillir dans l'intention de donner justice ultérieurement. Après un espoir de retournement, cette police retourne conforter l'ordre des puissants, plutôt qu'une justice pour tous. Un frémissement et puis plus rien.

Aucun soulagement ne provient de la rencontre, pas plus qu'un happy end hollywoodien. Le monde continue, la violence paroxystique déployée parallèlement à l'inaction policière aboutira au meurtre et à l'hébètement de certains habitants de la Zona. L'ordre des choses a à peine été altéré.

OUVERTURE ET FERMETURE : L'ENTRE DEUX DE L'EN-COMMUN

Initialement nous avons formulé l'hypothèse que la Zona correspondait à un choix de type social plutôt que spatial avec un rêve en arrière plan, celui d'un monde pacifié possible. Aujourd'hui, nous trouvons que la dissociation socio-spatiale est dure à mener. Restons néanmoins un instant sur la dimension sociale du choix de ce mode d'habiter. Quels en sont les fondements ? Que permet la fermeture, l'aménagement d'un espace exclusif ? Les résidents y ont une image valorisante d'eux-mêmes, nourris du sentiment de vivre dans un endroit privilégié.

L'existence d'une sociabilité particulière, d'un regroupement affinitaire ou idéologique est de prime abord une éventualité pertinente. Ce désir d'entre-soi n'est-il pas normal ? Tout le monde ne l'éprouve-t-il pas ? Avec ses proches le sentiment d'être compris n'est-il pas extraordinaire ? Ceux avec qui l'on partage quelque chose, des en-communs culturels, n'a-t-on pas envie de les côtoyer de près ? Mais jusqu'où ce désir peut-il aller sans nier à l'autre la capacité d'être, le droit même à la vie. Ne peut-on habiter le même monde ? Cette quête de l'entre soi n'est-elle par le début d'une grande violence ? Une violence si importante que celle supposée existant à l'extérieur n'est finalement pas si grave. Dans tous les cas, dans la Zona, le fantasme, le rêve, peut-être même l'utopie d'un monde pacifié, concrétisé telle une île au milieu de l'océan a mené à une très grande violence pour les habitants. Il y a parfois un sérieux décalage entre le rêve d'habiter et la réalité. Les désillusions se succèdent au fil du film : les pressions du groupe, les remords et la culpabilité dessinent le revers de la médaille d'un monde reclus et méprisant.

L'autre piste de réflexion, l'autre hypothèse est de penser que c'est essentiellement la forme spatiale qui a été choisie, l'exclusion de l'autre, l'exclusion de ce qui dérange, le choix du meilleur pour soi face à la démission d'une puissance publique supposée garante de la justice. En fait, c'est peut-être la seule solution à la portée d'individus aisés pour se protéger eux, leur famille et leurs biens d'une situation inextricable. Ils choisissent les murs, les obstacles infranchissables, l'artillerie quasi militaire pour bon abri. Pourtant à maintes reprises, la fermeture a montré qu'elle pouvait causer de dangereuses situations. Le film est un bon exemple, il montre les conséquences, ici extrêmes, de la réclusion physique perpétuant le déni de l'autre. Mais, les raisons communément invoquées pour justifier la fermeture banale de l'espace urbain, en Amérique latine ou en Europe, sont parfois mises à mal par diverses observations de terrain. Par exemple, au Brésil et en France, la réalisation de plusieurs enquêtes auprès d'habitants ont montré la dimension chimérique de la fermeture et la sécurisation de l'espace résidentiel. Quelle que soit l'appréciation portée par les résidents interrogés sur la fermeture, le contrôle des accès et la sécurisation de leur résidence, les discours tenus témoignent de l'absence d'illusion sur l'efficacité des dispositifs de sécurisation pour prévenir des actes délictueux. Les récits alimentent la remise en cause de l'efficacité d'une protection physique, qui passe aussi par le constat des limites inhérentes aux dispositifs de sécurité, voire à l'évocation de leurs dysfonctionnements. Ce discours sans illusion sur l'efficacité réelle de la clôture et du contrôle des accès tenu par les résidents rejoint le discours de certains promoteurs, français notamment (Madoré et Vuillat, 2009). Ces derniers évoquent l'aspect psychologique de la sécurisation mise en oeuvre : à défaut d'offrir une garantie absolue ou même relative face aux actes délictueux, ces dispositifs rassurent les habitants. Peu importe en fait de savoir si réellement la clôture et le contrôle des accès sont bien dissuasifs en termes de délits, l'important est d'en être convaincu.



Mais au-delà de l'inefficacité, la fermeture physique est parfois même contre-productive et peut devenir plus dangereuse que l'ouverture. Plusieurs exemples en témoignent, outre les tensions sociales alimentées par des espaces urbains fragmentés, la protection des personnes et des biens peut être mise à mal. Une étude réalisée à São Paulo par une entreprise américaine d'ingénierie de la sécurité (First Security and Intelligence Advising – 2008) montre la grande facilité de pénétrer dans un complexe résidentiel ayant de hauts murs. Les malfaiteurs accèdent plus facilement aux étages supérieurs de l'immeuble, contournant ainsi les dispositifs de contrôle des accès du rez-de-chaussée. Outre les désagréments liés aux dysfonctionnements récurrents des procédés de sécurisation, ces derniers peuvent parfois nuire aux habitants eux-mêmes.

Autre lieu, autre exemple : « A l'entour du cimetière » (Coic, Roux et coll., 2003). Lors d'une étude de BazarUrbain (collectif grenoblois d'urbanistes, sociologues et architectes), des jardiniers, pour éviter les intrusions liées au passage public à proximité de leur jardin, ont convaincu la municipalité de fermer l'accès du chemin au public et de ne le réserver qu'à leur seul usage. A un moment donné, ils se sont rendus compte que la clôture du cheminement devenait plus dangereuse que l'ouverture, car certains riverains, persuadés d'un accès sans issue et délimité sur ses côtés y lançaient leurs chiens détachés afin de leur permettre de se défouler. Les jardiniers, quittant leur jardin, pouvaient alors se retrouver confrontés à un molosse qui n'aurait pas été détaché dans espace public. Dans ce cas la fermeture ne protège plus, mais au contraire, empêchant toute issue de sortie elle expose au danger. La réouverture de ce cheminement, sinon public, tout au moins utilisé par le public peut alors être débattue.

La fermeture physique de l'espace urbain, les dispositifs sécuritaires contraignent et dissuadent quand le propre de la ville serait la rencontre possible, la liberté de l'anonymat, la fluidité des passages et des déambulations. « La ville n'est pas un arbre » (Alexander, 1967) – l'arbre, des racines aux feuilles, est un système hiérarchisé, fait d'impasses. Le contrôle, l'exclusivité des lieux, le contournement des environnements sécurisés empêchent la rencontre et la confrontation à l'altérité. « Les lieux urbains - à l'heure où de nouvelles enclosures urbaines morcellent les villes... – apparaissent comme un enjeu majeur pour le devenir de cette civilisation urbaine qui peine à se manifester. Le choix pour des lieux ouverts et accueillants est un acte politique. Ni plus ni moins. » (Paquot, 2009).

La surenchère de la violence au sein de la Zona provient, il nous semble, à la fois de la forme sociale et de la forme spatiale choisies, qui pour les protagonistes du film sont à préserver à « tout prix » et le prix sera élevé pour éviter le retour au droit commun. Le paradoxe est difficile à soutenir, se protéger et préserver son intimité, son foyer face à la nécessité d'ouvertures, de liens entre les mondes. L'entre-deux serait alors une exigence urbaine. La forme socio-spatiale discriminante est dans l'incapacité de répondre fondamentalement à un problème aigu et structurel dont nous avons vu qu'il la dépassait largement.

Alors, tisser les liens, agrandir les brèches, relier les mondes, offrir des espaces de l'entre-deux, des lieux de l'en-commun ?

« L'en-commun présuppose un rapport de coappartenance et de partage, de mutualité – l'idée d'un monde qui est le seul que nous ayons et qui, pour être durable, doit être partagé par l'ensemble de ses ayants droit. Afin que ce partage devienne possible l'exigence de justice et de réparation est incontournable. La constitution de l'en-commun et non plus de l'inclusion passera sans doute par un travail conséquent sur l'acceptation de l'altérité, l'acceptation de la pensée différente, l'acceptation de l'autre. Les espaces publics ne seront peut être pas aussi lisses que nous pourrions les imaginer mais au moins, ils deviendront publics et seront des lieux de frottement tels qu'il se doit, mais dans des amplitudes acceptables. La surprise ne sera pas exempte de l'espace public. » A. Mbembé (février 2014)

Un des préalables majeurs à la constitution d'en-communs socio-spatiaux est de permettre les passages, tenter quelques ouvertures. L'exemple de la Zona questionne : quelle est l'issue possible à de telles situations ? Comment donner une place à chacun ? Comment partager l'espace et les ressources ? Les réponses sont, bien entendu, à adapter à chaque lieu, à chaque contexte. Entre ouverture et fermeture, l'alternative serait notre capacité à penser l'entre-deux, terreau potentiel de la constitution d'en-communs.

Conclusion

Le foisonnement des propos de la première décennie des années 2000 sur le développement massif des enclaves résidentielles dans le monde semble aujourd'hui se tarir. Les questions, voire l'effroi, qu'ont suscité ces formes urbaines font moins couler d'encre et nos villes contemporaines ont l'air de faire avec la banalisation des diverses stratégies d'enfermement et des dispositifs sécuritaires qui les accompagnent. La paranoïa et la vigilance sont des éléments majeurs des manières d'habiter ; la peur, elle, est constitutive des rapports à l'altérité. Mais la peur isole. Le néologisme Fobopole, décrit « la ville dominée par la peur » (Souza, 2008) et la société terrifiée construit murs et barbelés comme solutions. L'effet boule de neige est immédiat, le mimétisme opère, chacun imite le voisin. La sécurisation des complexes résidentiels entraîne inévitablement un même mouvement de sécurisation. Autrement dit, un complexe résidentiel non fermé et non sécurisé dans le paysage urbain devient inimaginable. Les habitants ne peuvent pas se sentir les seuls vulnérables, sans protection. Une surenchère des équipements de la fermeture s'observe alors, avec une standardisation massive des formes d'habiter. La banalité sécuritaire s'immisce dans l'espace social, entretenant l'idée d'un monde dangereux (Foessel, 2010).

Il y a déjà plus de trente ans, on se demandait ce que les archéologues apprendraient de nos sociétés, dans quelques centaines d'années, en découvrant les vestiges de telles formes urbaines (Santos, 1981). Que diraient-ils en comprenant le cycle sans fin que génère la juxtaposition de petites solutions privées de



groupes qui se murent pour conjurer leur peur et préserver leur confort ? La Zona a le mérite, nous semble-t-il, de pointer, avec la mise en récit d'une situation extrême, l'inefficacité de solutions court-termistes pour pacifier les espaces. La fiction montre sans angélisme la complexité des remèdes à soigner une société anxieuse et en tension. La violence est immense dehors comme dedans.

On se prendrait à vouloir écrire une autre issue. Un monde où la place de chacun soit reconnue, un droit à vivre, un droit à être reconnu, des espaces publics accueillant chacun, des espaces de l'en-commun. Tirer doucement les fils qui relient les mondes, en mettant les questions économiques et sociales au cœur du débat ouvrirait des voies à l'acceptation de l'altérité. Les espaces de l'entre-deux, la découverte et la construction d'en-communs peuvent être la transition vers des essais de confrontation sans peur, de frottement sans terreur.

Bibliographie

ALEXANDER C., 1967, « Une ville n'est pas un arbre », Paris, Architecture, Mouvement et Continuité, SADG

BILLARD G., CHEVALIER J. et MADORE F., 2005, Ville fermée, ville surveillée. La sécurisation des espaces résidentiels en France et en Amérique du Nord, Presses Universitaires de Rennes, 220 p. – Coll. Géographie Sociale

BLAKELY E.J. et SNYDER M.G., 1997, Fortress of America: Gated communities in the United States, Cambridge, Washington (DC), Brookings Institution Press, Lincoln Institute of Land Policy, 208 p.

BOTTON S., 2004, « Les « débranchés » des réseaux d'eau et d'électricité à Buenos Aires. Opportunité commerciale ou risque pour les opérateurs ? », Metropolis, vol.2, n°56-57, p.27-53

CALDEIRA T., 1996, « Un nouveau modèle de ségrégation spatiale : les murs de São Paulo », Revue Internationale des Sciences Sociales, n°147, p. 65-77

CAPRON G. (dir.), 2006, Quand la ville se ferme. Quartiers résidentiels sécurisés, Paris, Édition Bréal, 288 p. - Coll. D'Autre Part

CHARMES E., 2005, La vie périurbaine face à la menace des gated communities, Paris, L'Harmattan, 219 p.

CHEVALIER J. et CARBALLO C., 2004, « Fermetures résidentielles et quête de l'entre-soi, entre Nord et Sud des Amériques », L'Espace Géographique, n°4, p. 325-335

COUC MC., –ROUX JM. et coll., 2003, « Un quartier en projet(s) : la colline du Crêt-de-Roch (Saint-Etienne) », Alinéa dossier « Projet(s) », n°14, Grenoble, pp. 143-161.

FÈSSEL M., 2010, État de vigilance. Critique de la banalité sécuritaire, Éditions Les Bords de l'Eau, 250 p. – Coll. Diagnostics

FONTAINE P., 2007, « Des frontières comme ligne de front : une question d'intérieur et d'extérieur. Éléments de sociotopologie. », Cités, n°31, dossier « Murs et frontières. De la chute du mur de Berlin aux murs du XXI^e siècle. », p. 119-126

GLASZE G., WEBSTER C. et FRANTZ K. (dir.), 2005, Private Cities. Global and local perspectives, London and New York, Routledge, 242 p.

LE GOIX R., 2002, « Les gated communities à Los Angeles, place et enjeux d'un produit immobilier pas tout à fait comme les autres », L'Espace Géographique, n°4, p. 328-344

LE GOIX R., 2005, « La dimension territoriale de la séparation sociale dans les « gated communities » en Californie du Sud », L'information géographique, volume 69, n° 4, p. 32-49

LOW S., 2005, « Towards a Theory of Urban Fragmentation: A Cross-Cultural Analysis of Fear, Privatization, and the State », Cybergéo, [Disponible en ligne sur <http://www.cybergeo.eu/index3207.html>]

LUSSAULT M., 2009, De la lutte des classes à la lutte des places, Grasset, 222 p. – Coll. Mondes Vécus

MADORE F. et VUAILLAT F., 2009, « Les logiques sécuritaires dans le discours des promoteurs et des résidents des ensembles résidentiels fermés : l'exemple de Nantes », Norois, n° 212, 2009/3, p. 9-22

MADORE F., 2004, « Fragmentation urbaine et développement de l'auto-enfermement résidentiel dans le monde », L'Information Géographique, vol. 68, n°2, p. 155-172

MBEMBE A., 2014, « Le passant figure le sujet de demain », Philosophie Magazine - n°77 - 31 Mars 2014

PAQUOT T. (dir.), 2009, Ghettos de riches. Tour du monde des enclaves résidentielles sécurisées, Perrin, 298 p.

PINÇON M. et PINÇON-CHARLOT M., 1994, « Propriété individuelle et gestion collective », Les Annales de la Recherche Urbaine, n° 65, p. 35-46

PIREZ P., 2000, « Servicios urbanos y equidad en América Latina. Un panorama con base en algunos casos ». Santiago de Chile. CEPAL. Serie Medio ambiente y desarrollo.

RUFFIN F., 2008, La guerre des classes, Paris, Fayard, 239 p.

SANTOS C.N.F. dos, 1981, « Condomínios exclusivos – o que diria a respeito um arqueólogo? », Revista de Administração Municipal, 28 (160), p. 27-44

SANTOS M., 1994, Técnica, espaço e tempo: globalização e meio técnico-científico informacional, São Paulo, Hucitec, 176 p.

SOUZA M.L. de, 2008, Fobópole. O medo Generalizado e a Militarização da Questão Urbana, Rio de Janeiro, Bertrand Brasil, 287 p.